

Articles au sujet de *Préface à ce livre*

<http://www.lelitteraire.com/?p=54881>

lelitteraire.com

02/12/2019

Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*



Le livre avenir

Stéphane Sangral est un virtuose de l'écriture, mais beaucoup plus puisqu'il plonge dans ses arcanes. Il propose un livre en parfaite cohérence avec son sujet. Purement spéculatif et rationnel, il passerait à côté de son sujet. Ajoutons à cela l'aspect "*livre qui ne s'écrit pas*" puisque l'auteur se contente — apparemment — de sa préface — pour répondre aux rêves de Blanchot et de Jabès : à savoir le livre autant à venir qu'avenir.

L'enjeu est majeur. Il parcourt depuis les années 70–80 toute la poétique. Sangral en élargit (par bien des aspects) le champ. Existe une quadrature que l'auteur résume — dans une quatrième de couverture qui fait partie intégrante du livre : "*Penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire*".

Et Sangral d'ajouter : "*Ce livre se commence et se termine ici, dans cette quatrième de couverture. Voir sa préface*". Ce livre, le plus sérieux qui soit, acquiert ainsi une légèreté en rien superfétatoire. Elle correspond au sujet et sa remise en question du logos et de son expression. L'auteur montre ainsi comment penser reste toujours un raté.

A cela une raison majeure : les mots qui l’incarnent ne sont jamais suffisamment les “bons”. Existe donc une “boucle infernale” qu’il ne s’agit pas de trancher — ce qui ne serait qu’une vue de l’esprit — puisqu’il faut plutôt tenter d’y créer une brèche.

Afin d’y parvenir, l’auteur développe plusieurs axes pour trouver — au moins — des réponses plus adéquates que celles des présumés que les penseurs et écrivains éhontés cultivent en se donnant pour acquis ce qui ne l’est en rien. Ils restent sous forme de médiateurs préoccupés de leur savoir discursif plus que des zappeurs bien inconséquents.

A l’inverse, Sangral cherche les « *pentés et anfractuosités syntaxiques et sémantiques* » de sa langue et de son contexte afin de faire jaillir ce que Lacan appelle “*lalangue*” en un seul mot. Car généralement écrire c’est donner à penser ce qui en s’énonçant ne fait que rater sa cible. L’auteur compare ainsi ses avancées dans le langage à une marche forcée dans la nuit. Dans le cas contraire — et entre autres — toute la “*spiritualité*” émise revient à “*rouler dans des vieux souvenirs*”.

Au lieu d’assommer son lecteur par les références savantes qui ne sont que des à peu près pour écrivains fainéants, l’auteur montre comment fonctionne l’écriture dans l’inachèvement consubstantiel à elle comme à la pensée. Cette dernière n’est jamais un préalable, un préambule : elle se construit à mesure que l’écriture avance sans savoir elle-même ce qu’elle va “*dire*” ou peut offrir. Sangral ramène donc à l’essentiel ; les mots tournent toujours autour du réel comme de l’écrivain.

Sa sagesse est une belle leçon d’inconduite et de démoralisation nécessaire à tout pâle héros qui n’écrit ou pense qu’en se croyant éponge ou filtre et sans comprendre ce que cache son crachat qu’il pense absolu et n’est que provisoire et en suspens.

Un tel prologue conséquent (de 250 p.) devient le “*punctum*” essentiel. Il fait le ménage contre toutes les idées fausses qui huilent la pensée et le langage et ce, jusqu’à la conclusion d’une telle introduction : elle ne peut que se retarder indéfiniment. Car à mesure que tout avance rien ne tient. Ne reste que cet “*infini*” où entre le dehors et le dedans s’invite un grand vide. Tout centre est une absence qu’aucune interruption — face à l’immensité du non-sens de l’univers comme de l’écrivain/penseur — ne peut achever. Soumis aux diktats d’un inconscient, tout écrivain ne peut que soupçonner ou subodorer plus ou moins vaguement ce qu’il avance.

Au livre miroir fait donc place cette préface qui restera une séance ouverte sur une aussi longue absence à l’idée de pouvoir penser et écrire possiblement. C’est aussi fascinant qu’imparable. L’auteur nous laisse dans une marge de manœuvre aussi étroite qu’essentielle. Que tous ceux qui se mêlent d’écrire et de penser, avant d’appuyer leurs “*traits*”, lisent ce livre clé dont il ne manque que la serrure, ou cette “*Préface*” serrure pour laquelle il n’existe pas de clé.

Jean-Paul Gavard-Perret

poezibao

l'actualité éditoriale de la poésie

Mardi 04 février 2020 (Note de lecture) *Préface à ce livre*, de Stéphane Sangral, par Régis Lefort



Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, Editions Galilée, 2019, 264 p., 17€.

La promesse est l'espérance

Préface à ce livre est le livre impossible. Non pas le réel impossible. Mais bien le livre. Selon Stéphane Sangral, le réel est une forme d'absolu que nous sommes capables de sentir même si nous n'en avons pas une connaissance savante ou scientifique livrable, en raison d'outils imparfaits pour le décrire – formule mathématique ou autre. L'impossible serait le langage pour le définir. Et comme toute quête poétique est une forme de quête du/de réel, tout livre est impossible ou une impossible préface au livre que l'on tente d'écrire. Nous sommes toujours dans les prémices ou dans l'antérieur à ce qui peut s'exprimer, nous allons à tâtons attendant que quelque chose d'un langage nouveau dise en quelque sorte au moins correctement notre embarras sinon le réel. Mouvement sans fin.

Prolongeant cette forme de logique, il n'existe pas de début de ce texte car celui-ci s'abîmerait nécessairement et immédiatement dans une origine insondable. Quand commence le langage qui s'inscrit sur la première page ? Car si le livre s'enfonce dans un horizon jamais atteint, son début ou, faute de mieux, ce que l'on peut appeler *son début*, s'abîme dans un tout mémoriel qui serait peut-être le corps, mieux que l'inconscient. Et il y a là de quoi entrer dans le vertige avant même d'avoir commencé à poser une seule lettre sur la page.

Nous faisons l'hypothèse que la démarche de Stéphane Sangral serait inverse de celle de Christian Hubin qui cherche la préfiguration, le moment d'avant que le mot explose, quand il n'a pas encore été souillé par l'imprécision du langage. Christian Hubin cherche la zone de fraie, l'originel du signe qui peut alors se manifester dans son œuvre par un souffle (une virgule par exemple ou un signe typographique où le langage n'est pas encore apparu).

Stéphane Sangral, au contraire, semble vouloir épuiser cette zone de fraie qui ne se livrerait que difficilement mais sans jamais y parvenir. Il veut faire rendre gorge à cette zone de

préfiguration dans l'espérance que quelque chose advienne. Là est sa dynamique d'écriture. Dans la permanence du geste. Mais tout ce qui s'écrit alors reste de l'antériorité ou du langage vide en attente de la matière précieuse, promesse d'une nouvelle cosmogonie peut-être. Stéphane Sangral n'est donc jamais que dans la « *préface* ». Dans le projet ou le désir. Sans pouvoir formuler ce qui serait le livre. Il est enfermé dans la boucle, tournant sans cesse, porté par une force qu'il cherche à détruire pour naître/n'être.

Alors pourquoi écrire un livre impossible à écrire jusque dans son achèvement qui est au mieux un inachèvement, sinon pas même un début de ? Quel est ce lieu, le livre, ou ce médium, le langage écrit, dans lequel l'habitation paraît toutefois la seule hypothèse ? *J'écris l'impossible qui me fait écrire* pourrait être une réponse en forme de boucle, la forme fétiche de Stéphane Sangral. Mais dans le même mouvement l'écriture renverrait à elle-même et qu'à elle-même, et vivre en langage serait sa prison sinon sa condition d'homme écrivant car rien n'existerait hors langage. Est-ce à dire que Stéphane Sangral est dans l'« *attente de devenir Dieu pour le concevoir* », ce langage possible ? Et nous voilà replongés dans « *des dalles posées sur rien* » (Dédale posé sur rien ?... on pense au labyrinthe impossible ou virtuel... au poète inventeur, sculpteur, architecte, forgeron, au talent exceptionnel, au génie esthétique et à l'ingéniosité technique... nous sommes donc renvoyés à la quête d'une langue absolue et si celle-ci ne repose sur rien c'est parce qu'elle serait ce rien-même inimitable et pourtant si profond).

De fait, très vite, un « *j'aurais voulu être Dieu lui-même* » se traduit par la possession d'un pouvoir, supérieur encore à celui de Dieu, assimilé au pouvoir du poète. Nul vertige à cela mais beaucoup de désespoir. En effet, « *[un] vertige érige[rait] l'idée de l'achèvement de ce texte* ». Le désespoir, lui, apparaît comme le levier de l'écriture. C'est parce que je suis désespéré que j'écris mais je n'éprouve aucun vertige, ou alors il s'inscrit dans un processus en forme de boucle, nous allons y revenir.

Le vertige ne peut exister pour celui qui écrit des livres pour « *apprendre à ne pas mourir* ». L'écrivain demande bien davantage qu'un vertige, il écrit en cherchant « *l'atemporalité au cœur de [sa] temporalité* ». Or, le vertige est un vortex de temporalité. C'est du temps brouillé mais qui ne sort pas du temps puisqu'on en a conscience lorsqu'on en sort. Or, le poète « *aime[rait] contempler le réel* » et « *écrire plus loin que [son] écriture* ». Il souhaite donc passer dans l'outre-dit, dans cette « *originellité* » dont parle Salah Stétié dans *Sauf erreur*, c'est-à-dire « *une façon d'être ou de dire qui vous identifie à vous-même* »¹.

La seule possibilité d'exister, pour le vertige, serait peut-être d'entrer dans une composition à l'infini du couple *vestige/vertige*. De vestige à vertige à vestige à vertige... Le langage est vestige. Il est ce qui reste d'un originel du signe qui a perdu beaucoup en s'actualisant en langage et ne cesse de le faire pour une quête vouée à l'échec car cette quête est celle de la cause et de la forme de son propre lit, de sa propre forme, de son propre être. Cette quête est aussi sans fin. En effet, pour pallier la difficulté de trouver le mot pur, vrai, juste, il faut en chercher un second qui dirait mieux mais il est insuffisant à son tour et cherche donc un voisinage dans un troisième tout aussi inutile ou incapable de dire. Il se dédit donc à son tour puisqu'il est vestige et part en quête du suivant et ainsi de suite. Tout se fait dans le mouvement entraînant de la boucle. Le vertige use du vestige et le vestige confine au vertige qui use du vestige, etc. Ce processus, qui emporte, est proche sans doute de ce que Stéphane Sangral appelle « *dynamique expansionniste* » du langage, et celle-ci se situe du côté de sa dimension créative, quand sa dimension communicationnelle « *permet de nous construire un univers symbolique* ».

De fait, comme souvent dans ses livres, Stéphane Sangral s'interroge sur quatre éléments récurrents : le réel, le langage, le *Je* (donc le rien) et l'écriture ou, plus justement, écrire. Et il semble que tous ces éléments aient un point commun : la perte et la fuite. La perte parce qu'ils paraissent liés à la perte du frère, à la perte du sens de la vie, à la perte d'un goût de vivre, à la perte endémique du mot juste dans le vortex langagier qui s'épuise à mesure, à la perte du principe de réalité, etc. La fuite parce que le réel permet de fuir la réalité même s'il est inatteignable, le langage est une fuite éperdue en avant car le poète court sans cesse après lui, le *Je* est une fuite dans le sens où il fuit (il perd de sa consistance) et fuit l'identité, l'écriture car c'est le seul lieu d'habitation et il faut entrer dans son courant qui fuit. Écrire permet aussi de fuir les contingences, de fuir le langage-universel-reportage mallarméen pour aller vers un nouveau signe, de dimension supérieure si possible, de fuir le *Je* qui s'abîme ou s'oublie, car le flux noie l'identité sociale par sa puissance indomptable. Écrire permet d'être en liberté.

*« La communication cherche à coudre la pensée sur le langage ;
la littérature cherche à découdre – et en découdre avec – le langage
pour entrapercevoir le fond de la pensée. »²*

Il s'agit donc d'en découdre avec le sens, le non-sens, le réel, la chimère, et dans le même temps coudre dans la page ses blessures, ses incertitudes, ses peurs, son inexistence, pour s'en faire un habit.

Dès lors, ce qui frappe dans ce livre c'est qu'à toute proposition reconnue vraie ou juste comme telle correspond l'exacte proposition inverse. Dire une chose ou son contraire, écrire une chose ou son contraire, montre que le sens est surtout giratoire et qu'il se solde finalement par une absence de sens si tout se vaut. Quelle plus belle démonstration que celle-ci pour le postulat de départ : si tout se vaut nous en sommes toujours aux prémices, à la préface, car nous tournons en rond autour de notre nombril, ou autour de rien, d'un vide, d'un inexistant. Nous, c'est-à-dire *Je*, c'est-à-dire l'auteur y compris. Nous parlons que nous n'avons déjà rien dit. Nous n'avons rien dit que déjà nous parlons.

Cette prolifération de la boucle est due au langage lui-même qui, dans le livre de Stéphane Sangral en vient à opposer en les réunissant sans cesse des mots comme « *singulier* » et « *arbitraire* », « *s'étoiler* » et « *s'étioler* », « *la pensée* » et « *l'impensé* », « *vérité* » et « *mensonge* », « *verticalité* » et « *horizontalité* », « *au-dessus* » et « *au-dessous* », etc., ou bien use de la périphrase comme dans « *tout n'est que solitude* » et « *la solitude n'existe pas* », ou bien dans « *L'idée de texte sacré est évidemment stupide* » et « *tout texte est sacré* ». Le déplacement de la lettre célèbre son effondrement.

Ne parvenant pas, dans son solipsisme, à démêler les nœuds de langage ou à séparer le grain de l'ivraie, l'écrivain essaie le dialogue, il externalise son langage mais de façon virtuelle et son dialogue se solde alors par un nouvel échec : rien de distinct « *à travers les barreaux de la prison de ses représentations* ». Imprécisions, décalage, délire, tout confine à tromper les locuteurs dans leur propre communication : rien ne communique rien à personne. Et c'est le retour à la case départ. Nous sommes seuls au monde. Chacun seul. « *La solitude est un absolu* » et vient s'inscrire ou s'écrire selon un autre concept équivalent à tous les autres car il les contient tous : solitude = écriture.

Finalement *Préface à ce livre* est une longue prétériorité puisque son auteur passe le temps insondable et inexistant, parce qu'impalpable objectivement, à dire ou à écrire ce qu'il dit qu'il

ne dira pas ou tout comme puisque tout n'est que préface. Et la boucle est bouclée en quelque sorte puisque, à l'infini, cette préface n'est pas même une préface puisqu'elle est une préface à, et non la préface de, et l'écho généré avec la répétition de [as] dans « préface » / « à ce » prolonge, si cela est possible, cet infini. De même tout concept convoqué est démantelé et donne naissance à un nouveau concept, lui-même démantelé et ainsi de suite. En conséquence, à peine formulée, la proposition de tout à l'heure est battue en brèche et se solde par : « *J'en conclus donc que moi seul je suis seul. La solitude est un absolu. L'écriture est un absolu.* »

Mais voilà que, selon la logique établie qui prolonge la phrase jusqu'à ce que celle-ci se retourne selon le processus endémique de la boucle, l'auteur se doit d'interroger le mot « concept ». Qu'est-ce qu'un « concept » ? Il se risque à sa définition : « *Une représentation générale et abstraite (disons une structuration psychique particulière), éventuellement modifiable, au sujet d'un phénomène, permettant d'organiser à son sujet les perceptions et les connaissances. Mais qu'est-ce qui permet de circonscrire ce phénomène ? Son concept. Et la définition de concept, ainsi, est sans fond.* » Le temps de reprendre sa respiration et de prolonger : « *la définition de concept n'est pas sans fond, elle est juste sans fin, parce qu'elle tourne sans fin entre les murs capitonnés de sa tautologie.* » C'est le mot : « *capitoné* ». Le lecteur commence à croire en sa folie. Il s'est laissé enfermé dans le livre de Stéphane Sangral, il tourne dans sa boucle et s'y trouve bien, à l'aise, chez lui. Il n'est plus si seul, ou plutôt il ne sent plus toute sa solitude d'être au monde. Et même si le vertige qu'il éprouve, ou la folie qui semble l'étreindre alors, lui promet qu'il sortira de ce livre essoré comme un linge car « *la définition de concept souffre de folie chronique* », il se rappelle la question titre d'un livre de René Crevel, *Êtes-vous fous ?*, et pense que le bien nommé Sans Graal (Sangral) acquiescerait à ces propos : « *Je vis encagé, comme les petits camarades, captif et victime trop souvent orgueilleuse de l'individualisme bluffeur qui oppose les créatures les unes aux autres pour la vaine joie des psychologues, romanciers mondains et l'espèce multiforme des amateurs de potins et ragots.* »³ De fait, l'infini du langage est notre infini ou notre finitude. Et nous y sommes dansés longitudinalement, infiniment, éternellement.

De page en page et suivant le phénomène hallucinatoire de la boucle, il y aurait de quoi s'arracher les cheveux si quelque chose ne venait adoucir cet infernale boucle : l'écriture, focale de tous les contraires, poumon graphique, respiration normale, pouls normal même si fragile. Pouls anormal. Immunité humorale. Pouls normal.

Ce que cherche le très mallarméen (semble-t-il) Stéphane Sangral, pourrait être l'œuvre pure qui consacrerait la disparition élocutoire du poète :

« Je rêve d'écrire un texte nul. Pas un mauvais texte, non, bien sûr, mais un texte sachant creuser, dans chacun de ses registres, jusqu'au pur zéro. Une textualité pure, faite et remplie de rien d'autre que de pure textualité. »⁴

Cette œuvre pure, de pure textualité, serait donc un tissage de mots désemparés ou objectivés de leur être pur, débarrassés du *Je* et nous pourrions penser qu'un tel livre confinerait au livre sur rien de Flaubert⁵. Mais ce serait oublier que *Préface à ce livre* est le livre impossible, non pas le livre sur rien pas plus qu'il ne souhaite en vérité la disparition élocutoire du poète, il dépasse donc de loin Flaubert – et Mallarmé – dans ses ambitions. Un livre impossible ne possède aucun point de vue, aucune implication, aucun sens, et peut-être aucun mot à moins de réduire chacun d'eux à néant. Il ne célèbre pas la disparition élocutoire du poète, le poète est le texte et la disparition élocutoire à la fois. Exit alors « *le concept absurde de pureté* ».

... ad libitum...

Rien n'est saisissable. Le lecteur est en permanence saisi et en permanente saisie, il est pleinement dans le mouvement de la langue et expérimente avec l'auteur « *[ses] vertiges, [ses] boucles scripturales, leurs creusements spirales dans l'épaisseur du rien et dans l'épaisseur du Je et dans l'épaisseur de leurs creusements spirales* ». Si l'ambition de l'écrivain se nourrit du reste du gonflement de « *la signifiante des mots* », eux-mêmes constellés de trous, il y a de quoi entrer dans le renversement.

Fragments, échos, mises en abyme, aphorismes contrariés, enroulements, dévalements, spirales, amuissements, éclatements, quel que soit le mode choisi, rien ne fait longtemps système, tout concourt au *Je* naissant-vacant de l'abîme-naissant, concept itératif ou sinusoïdal s'il en est. À l'infini, le poème de Stéphane Sangral est la promesse est l'espérance. Il se déploie dans l'impossibilité-même de se déployer. Si le mot n'était pas si laid, nous pourrions dire que le poème est *invagination*. Nous pourrions dire aussi, avec le poète, que « *le véritable fond de tout livre se trouve dans ses silences* ». Mais à ce moment de la lecture de *Préface à ce livre*, nous avons pris le pli, et nous pourrions tout aussi bien dire le contraire et affirmer que le véritable fond de tout livre ne se trouve pas dans ses silences parce que justement ces silences sont silence et ne disent donc rien. Tout au plus sont-ils des espaces de respiration. Peut-être, encore, dans son tour infini, *ad libitum*, la poésie de Stéphane Sangral est-elle une « *poésie de l'épuisement* » et, pour reprendre une phrase de Mallarmé, peut-être tend-elle « *au plus transparent silence, muet comme l'émotion de vivre* »⁶. En tout cas, et selon l'auteur lui-même, « *tout est ambigu, complexe, labyrinthique, emmêlé à lui-même et à tout, enchevêtré dans sa négation.* »

Pour évaluer où se situe la faille de langage, Stéphane Sangral retourne au sens, à la signification de la phrase, puis au mot. Or, selon lui, les mots ne font qu'« *indique[r] la direction du sens* » tout en lui « *barr[ant] le chemin* » : « *Le sens n'apparaît véritablement qu'à la disparition des mots, ou plutôt qu'à l'apparition de leur disparition.* » L'épanorthose réduit alors considérablement la possibilité à un quelconque sens d'être saisi, et ce d'autant plus qu'il faut également compter avec au moins une autre condition, celle d'appliquer la même phrase au « *concept de véritablement* ». Encore une fois, il n'est plus qu'une seule voie, assurément labyrinthique, celle de l'errance où la promesse est l'espérance. Et Stéphane Sangral nourrit alors un espoir pour son livre lorsqu'il l'aura terminé : il espère « *que ce sera sa musique qui tournera en lui* ».

Quant au lecteur, qui vient de pirouetter, il a pris la forme du langage qui doute, il s'est rendu à la forme de la boucle comme « *l'abrupt d'une évidence sans nom* »⁷, pour reprendre, en la détournant ou en bouclant la phrase, une formule de Lorand Gaspar. À l'infini du livre, il retourne le miroir dans lequel il se voyait avancer jusque-là. Tout s'effondre ou disparaît. Il doit tout recommencer. Il pense alors avec l'auteur que « *la poésie est un objet conceptuel proche du concept d'impossible* ».

Lire Stéphane Sangral est à la fois vivifiant et vivifiant car nous entrons dans sa boucle. Tout est boucle. Et pour montrer à quel point nous sommes entrés dans ce qui court devant de sa façon sempiternelle de boucle sans jamais faire cercle ou paix mais boucle, nous pourrions dire : L'origine de la boucle est la boucle qui est l'origine de la boucle qui boucle l'origine sur la boucle d'une origine de la boucle qui est la boucle, non pas du cercle mais bien de la boucle, car le cercle s'épuise sur lui-même quand la boucle s'étend à l'infini d'une autre boucle... si le

cercle peut éventuellement par le miracle tournoyant de ses forces générer une énergie, la boucle s'épuise vers son cercle de boucle qui n'en finit jamais. La boucle est l'asymptote du cercle, ce qui vraiment empêche de tourner en rond et fait tourner en boucle la boucle qui est l'origine de la boucle et qui tient à mon oreille par l'origine du son en boucle qui est l'origine de la boucle...

...« *Seule une boucle temporelle en sera à l'origine.* »

Régis Lefort

1. Salah Stétié, *Sauf erreur*, Grigny, Parole d'aube, 1999, p. 70.
2. Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, Paris, Galilée, 2019, p. 44.
- 3 René Crevel, *Êtes-vous fous ?*, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1991, p. 121.
4. Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, Paris, Galilée, 2019, p. 65. Cf. chez Stéphane Mallarmé : « *L'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots [...]* » (*Crise de vers*, dans *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Paris, Poésie/Gallimard, 2001, p. 249).
5. « *Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la Terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut.* » (Lettre de Flaubert à Louise Collet du 16 janvier 1852)
6. Stéphane Mallarmé, Lettre de juin 1898, *Correspondance*, t. X, Paris, Gallimard, 1984, p. 216.
7. Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, Paris, Gallimard, 1978, p. 12.

La cause littéraire

Servir la littérature

Préface à ce livre, Stéphane Sangral (par Didier Ayres)

Écrit par Didier Ayres le 10.01.20 dans La Une CED, Les Chroniques, Les Livres
Préface à ce livre, Stéphane Sangral, Galilée, novembre 2019, 264 pages, 17 €



Le livre vertige

Le dernier livre de Stéphane Sangral pourrait être assimilé à un vertige, vertige du reste qu'il utilise lui-même comme métaphore. Et cela tient à l'impression du lecteur et, par voie de conséquence, de l'auteur, qui se trouvent à la fois en surplomb et comme en déséquilibre devant les concepts et le saisissement d'une ivresse, qui touchent ainsi mieux aux capacités troublantes de l'intellect. Cette impression mêle, de cette manière, l'intérêt pour l'intelligence et une sorte d'inquiétude. J'ai cru deviner encore une question qui se formule longuement au fil des pages, interrogation qui trouve partiellement une réponse, je crois, vers la fin de ce livre assez volumineux. J'y reviendrai. Du reste, et très généralement, j'ai trouvé que l'auteur était ici plus impliqué, plus présent avec sa personne physique, et plus désespéré en un sens, mais davantage lucide et faisant preuve d'une belle maturité.

Mais revenons au vertige. Ici, avec les répétitions de phrases, d'épithètes, de formules – qui parfois s'achèvent en si petits caractères que la lecture est rendue difficile –, de ruminations, de façon de brouter le réel, d'épuisement, le langage s'accumule ; langage à qui il faut aussi du surplomb, de la hauteur, afin de traverser ce que je pourrais décrire comme une crise, un état convulsionnaire qui autoriserait une vision du monde obstinée et analytique. Et encore, faut-il ajouter que cette manière de chercher des nombres dans les mots, d'énumérer le nombre de lignes, de revenir sur le dénombrement des mots dans une phrase, et d'interroger de surcroît, en mettant en abîme l'interrogation, puis l'interrogation de l'interrogation, me semble une démarche talmudique, dans le sens où l'exégèse juive se sert des chiffres – lesquels s'attachent aux lettres –, et aussi en déployant l'enseignement de la Torah par de continuelles digressions

qui font évoluer la connaissance des textes. Je dis cela pour mettre en lumière le lien que l'on pourrait prêter à Stéphane Sangral avec les grands textes fondateurs, auteur qui, en tant que poète, réinvente une liaison avec soi, quitte à ne jamais cesser de faire table rase de ses propres convictions, pour mieux entrer dans le langage.

« Un texte me vient au bord des lèvres. J'ai la sensation qu'il vient de l'extérieur et que je suis sur le point de l'avalier, mais je sais qu'il vient de l'intérieur et que je suis sur le point de le régurgiter. Oui, sur le point ».

Car le poème permet d'écrire l'en deçà, le profond des genèses intérieures et répétées. Ici l'écriture poursuit le souffle, tourne en spirale en une sorte de prière, décentrée vers l'absence, qui, pour mieux réévaluer l'absence, la prière, le souffle, n'hésite pas à déconstruire, mettre en abîme, pousser l'effort du lecteur vers une tension, qui parfois se heurte à des polices de caractère infimes, ténues. De cette manière, cette *Préface à ce livre* porte un titre tout à fait justifié. Il peut amorcer les prémices du livre immense des lectures faites et à faire, des livres de la bibliothèque de Babylone, de tout ce qui reste à traduire en chaque langue, et aussi la promesse d'un livre à venir, d'un autre livre, lequel serait capable de contenir la vie elle-même, et ce faisant enveloppant tout, une vie vécue à l'infini.

« Un texte achevé ne l'est pas. Jamais. Sa forme, souveraine, ne règne sur presque rien, et son fond est un irréductible anarchiste proclamant que sa forme n'est en rien souveraine, et que l'instant de sa majuscule initiale et l'instant de son point final sont effacés à chaque instant, et que chacune de ses lettres ou de ses ponctuations est une question, et que chacun de ses mots est une remise en question, et que chacune de ses phrases est l'effacement de toute réponse ».

Et si j'ai parlé du *Talmud* comme d'une espèce de livre intérieur, d'une intériorité sans fin puisque sans cesse ouverte à l'exégèse, je m'aperçois que cette démarche langagière pourrait s'apparenter à celle que l'on trouve dans les textes de Philippe Jaffaux – ou des miens parfois – qui par des formes très différentes cherchent la même chose : épuiser le langage pour le rendre à lui-même. De plus, je crois, au regard des exemples que je cite, que le corps a beaucoup d'importance. Ici le corps de l'écrivain s'introduit dans ce qu'il écrit. S'installe en suivant une complexité, une aporie, où le corps ne peut tout entier tenir dans le langage, sachant que cependant, en un sens, tout est corps dans l'écriture. Car elle se base forcément sur ce qui lui manque, déséquilibre de la vie intestinale. Et cette absence de vrai équilibre provoque la brèche, la fissure, l'interstice, l'écart, le fragment, la brisure, et l'articulation, la trouée. L'écriture, pour rendre visible, doit faire disparaître. Elle doit biffer pour exprimer son impuissance naturelle à saisir tout de la réalité, et ne se conçoit que comme faisant état des bords, des contours, et paradoxalement disant la totalité de la forme.

« J'ai essayé de regarder, d'écouter, de sentir, de goûter et de toucher le monde sans le penser ; j'ai essayé de m'imprégner du pur réel sans le détériorer de symbolisations ; j'ai essayé en ma conscience de faire place nette pour accueillir le monde sans qu'aussitôt l'idée que je fasse place nette pour accueillir le monde vienne en ma conscience en faire tout un monde ; j'ai essayé de regarder, d'écouter, de sentir, de goûter et de toucher autre chose que ma pensée » [...].

Pour boucler la boucle, je reviendrai sur ma proposition du début. Et même s'il faudrait encore parler de musique, de psalmodie, de l'impression musicale de ce chant poétique, j'achèverai quand même ces lignes par une hypothèse conceptuelle qui m'est apparue à la fin de l'ouvrage. J'ai pensé que toute cette tentative littéraire prenait pour point de mire le doute, le doute érigé

en doute du doute, en doute radical. Et cette impression de *tabula rasa*, si propre à Descartes, dont on connaît l'intérêt pour la géométrie, est ici, dans cette *Préface à ce livre*, reconstruction, malgré tout – et presque contre la volonté de l'auteur – qui prendrait pour réalité indépassable, et donc exempte de doute, la mathématique. Pour S. Sangral la seule façon d'avancer sans faiblir au milieu des réalités, en sécurité, sans que le désespoir se fige en une atroce douleur, rendant impossible la fin légitime de tout réel en lui-même, c'est la science sans ombre des mathématiques. Cet opus finit ainsi sur la lumière subjective d'une journée périssable par essence, grâce à un éclat complexe, et en quelque sorte presque définitif.

Didier Ayres

<http://delarhelvetiquecontemporain.blog.24heures.ch/archive/2019/12/01/stephane-sangral-le-livre-a-venir-la-pensee-avenir-868339.html>

Les Blogs

De l'art helvétique contemporain

Rubrique des arts plastiques et de la littérature en Suisse

01/12/2019

Stéphane Sangral : le livre à venir, la pensée avenir



La "Préface" de Sangral frise sans doute la perfection car l'écriture en sauts, gambades et bien plus, épouse parfaitement le propos. A ce titre ce livre est le contraire d'un leurre mais il n'empêche en rien une sorte de jouissance de lecture. Bref l'auteur ne nous laisse pas sans "graal" même si celui qu'il offre défie la divinité de la philosophie comme de la littérature.

L'auteur sans souci démonstratif (ce qui reviendrait à créer une torsion douteuse à ce qu'il engage) crée une poussée suprême dans l'inconscient et "*lalangue*" chère à Lacan. La dimension critique de la pensée et de tout énoncé passe par une donnée essentielle et anti-essentialiste : "*Penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire*". Tout est là. Et à cette aune la majeure partie des écrits devrait être reprise et corrigée. Voire jetée. A l'inverse dans ce texte l'écriture devient le geste qu'aucune pensée ne précède. Elle permet en s'avançant de penser ce qui ne se médite pas encore et qui jusque-là n'avait aucune formalisation.



Sangral exprime en conséquence avec brillant et alacrité ce que toute fabrication textuelle engage : elle est pure perte et pure dépense. Mais c'est ce qui permet à tout discours de se poursuivre. Sans cela il reste lettre morte. La séance demeure donc perpétuellement ouverte. La dernière page n'attend que la suivante. Non que le désespoir s'alimente d'une telle énergie mais parce que les mots en leur *comment dire* cache toujours un *comment ne pas dire*, qu'il s'agit de reprendre et de dégommer. Tout penseur ou écrivain ne sera donc qu'un éternel traître. Mais il peut devenir l'errant capable de brûler les vieilles guenilles des tyrannies du logos et de ses empreintes. Il s'agit de voir dans le noir à travers la page qui ne s'écrit pas encore mais qui appelle : encore vide elle est déjà ouverte.

Jean-Paul Gavard-Perret

Stéphane Sangral, "Préface à ce livre", Galilées Esitions, Paris, 256 p., 17 E..

À LA LITTÉRATURE...

Écritures, théories de la littérature et enseignements des lettres
Pages personnelles de Pierre Campion

IMAGES DE LA POÉSIE

Chronique de Laurent Albarracin

Laurent Albarracin : Lecture de Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*.

© : Laurent Albarracin.

Mis en ligne le 18 décembre 2019

Stéphane Sangral
Préface à ce livre
Galilée, 2019, 17 €

Le livre fait 249 pages et il est tout entier contenu dans le titre : *Préface à ce livre* qui non seulement le résume mais en enclot le projet. On voit le vertigineux de l'affaire : comment un livre pourrait-il ne contenir que sa préface, n'être constitué que de son intention et réaliser celle-ci seulement dans son suspens et son différé, en rester à un vœu fiché comme un pieu sur des terres impossibles ? C'est bien pourtant par ce tour de passe-passe que le livre est une réussite alors même qu'il ne cesse de proclamer son échec. Si le livre n'est que la préface à ce livre, alors il s'efface au fur et à mesure qu'il s'écrit et se lit, s'efface comme un palimpseste que le vide ne cesse de recouvrir, mais encore il s'efface pour laisser la politesse à sa promesse, comme si celle-ci valait toujours plus que son accomplissement. Le livre s'écrit de ne pouvoir s'écrire, il clame son droit à n'exister que dans le fantasme d'un hypothétique et très blanchotien livre à venir.

Dans un beau livre récent¹, Tanguy Viel dit sa fascination pour les écritures réflexives et autotéliques et il caractérise ce tour d'esprit par le vocable de « *psychostatisme* », à savoir un penchant vertigineux pour la mise en abîme qui se substitue à tout contenu que ce soit, comme si la tautologie inhérente à ce type de projet ouvrait à la nullité comme à l'infini de sa répétition. Le circulaire ne fait pas que détourner le vide, il y trouve de quoi s'engrosser et s'engendrer indéfiniment. Le terme de *psychostatisme* s'applique on ne peut mieux à la manière – et à la matière, l'une étant exactement l'autre en ce cas – de Stéphane Sangral, dans ce livre et dans les précédents, où la figure de la boucle est aussi essentielle qu'elle est totale, totalisante.

Le livre s'écrit donc dans une boucle temporelle, il se rêve comme déjà écrit au sein de sa réalisation future et ne se réalise que par l'énonciation de ce rêve. Souhait pur où sourit l'impossible, où la boucle temporelle semble se déposer sur la page comme la mèche des cheveux coupés en quatre qui, dans son retour incessant et sa virgule infinie, semble escamoter le front de ce qui se dit. Le livre ne fait jamais que se projeter, en avant de lui et en lieu et place de lui. Et comme le projet du livre n'est que soi-même, il ne rencontre guère autre chose que rien, ne constate pas vraiment autre chose qu'un obstacle. Dès lors le texte est couturé de reprises, de revirements, de repentirs, de dépréciatifs commentaires, d'un métadiscours auto-dénigrant. Autant qu'il se regarde écrire, l'auteur se regarde s'insatisfaire de l'écriture. Chaque énoncé est susceptible de revenir sur le précédent et d'anticiper sa contradiction. Chaque phrase

1. Tanguy Viel, *Icebergs*, éditions de Minuit, 2019.

explore, comme depuis la suivante, sa réciproque fausse, et ne cesse d'envisager favorablement sa fausseté. Chacune des assertions s'infirme depuis elle-même et se retourne comme une crêpe qui n'enveloppera jamais que le vide. Si tout est infiniment réversible, plus rien n'est positif et la négativité se reverse en soi à volonté comme la pâte nourrissante du texte. En piétinant, l'écriture se confond avec son propre chemin. En faisant du surplace, elle use son sol jusqu'à l'éliminer, jusqu'à en faire un terrain de progression ouvert où plus rien ne l'arrête ni ne le fige, comme si le texte n'était plus retenu par rien que son propre commentaire. Le texte devient tout entier sa glose, constitué par ses scolies et ses errata proliférant comme une énorme note de bas de page qui aurait phagocyté maladivement le corps du texte.

On pourra se demander quelle est la vertu d'un tel parti pris d'écriture. Manifestement il est fécond pour son auteur qui publie régulièrement. Il l'est aussi parce que l'effet de la boucle, des répétitions et retours incessants, n'est pas que de clôturer ce qu'elle enserme : à force de revenir à soi, elle biffe sa propre clôture, la rature et la raye, la fait dérailler, fait grincer la roue dans la voix et ouvre une brèche dans la voie tautologique, insinue doucement un déverrouillage. Il se pourrait bien en effet que quelque chose s'ouvre comme un accès, dans cet excès de retours, fût-ce un accès à seulement une ouverture : *« l'univers symbolique, contrairement à l'univers phénoménal, n'est pas un univers, non, mais simplement la porte qui permet d'y accéder². »* Vertigineuse porte qui donne sur une pièce remplie du seul franchissement de la porte. Il y a un après de la répétition, et c'est l'infini. Il y a un destin paradoxal de la boucle, et il est d'ouvrir, de déceinturer ce qui est. L'idiotisme comme ouverture à l'universel fond commun, abîmé et abyssal, percé, de tout. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin l'eau est cruche, et c'est alors tout bêtement qu'il faut la boire.

Laurent Albarracin

2. Préface à ce livre, page 125.

Poésie et peinture, l'impensé imaginable

lundi 13 janvier 2020

Danse pour une lecture de Stéphane Sangral



Depuis que Stéphane Sangral écrit livre après livre, depuis qu'il livre livre après livre, depuis qu'il délivre de livre en livre, depuis qu'il délire de lire en rive, depuis qu'il délire de l'ivre en livre, depuis qu'il se délivre du livre à venir constitué de tous les livres venus, depuis qu'il se délivre du livre impossible, celui qui est à venir, celui qui est avenir, celui qui est la possibilité du livre, celui qui hante la conscience des poètes, d'un Stéphane à l'autre, celui qui ne livre que sa propre impossibilité de livre en tant que livre, celui qui ne pourra jamais être que la « Préface à un Livre Futur », voici qu'il commence à se délivrer comme livre qui ne s'écrit jamais, qui s'écrit à chaque seconde, dans chaque blanc entre les mots, dans chaque étoile entre les paragraphes, dans les blancs de la conscience, dans chaque silence entre les mots, dans la musique des silences et des sphères,

Depuis que Stéphane Sangral écrit livre après livre, depuis qu'il commence sans relâche son commencement, depuis qu'il avance dans le noir de son propre alphabet, dans le blanc de sa conscience en état constant de sidération, depuis que son hasard est devenu sa nécessité, depuis que son coup de dés n'abolit aucune interrogation, depuis que l'objet livre ne le délivre d'aucune quête ni de l'avant ni de l'après, depuis que le début est comme la fin, depuis que l'avant-dire n'emprunte pas forcément le même chemin que la postface, voici que l'écheveau qui se déroule à hauteur de poignet chez l'auteur se met à creuser une brèche dans l'entendement comme si rien ne pouvait jamais finir dans la grande spirale humaine qui tourne comme la Terre

sur son axe, et autour du soleil, et autour des galaxies qui tournent autour de nos mots qui tournent autour de nous-mêmes sans nous saisir ni dans le temps ni dans l'éternité.

« *Il manque toujours un livre sur les rayons des librairies.* » Même si ce « manque » désigne secrètement un « trop », l'auteur sait bien que l'objet du livre à écrire ne désigne pas autre chose que lui-même, que cet *inaccessible* que désigne tout « véritable » livre. Le vieux rêve, celui de condenser le monde en un livre, de le tenir dans la main comme on pourrait tenir la vérité crispante de l'être au monde, ne s'éteindra qu'avec l'homme exténué, brûlé, calmé dans sa douleur de savoir. Dans le non-retour de son ultime parole.

« *Le monde est fait pour aboutir à un beau livre* ».

« *Elle, défunte nue en le miroir, encore
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.* »

Mais le monde est-il fait pour aboutir à un beau livre ?

Mais la poésie du monde est-elle faite pour aboutir à un beau livre ?

Un beau livre peut-il n'aboutir qu'à un beau livre ?

Un beau livre peut-il exister une fois pour toutes en tant que « beau livre » ?

Une fois, une seule fois, un beau regard éperdu jeté sur l'éperdue beauté du monde.

Stéphane Sangral - Préface à ce livre - Éditions Galilée

Pierre Vandrepote

Libr-Critique

La littérature dans toutes ses formes

[Chronique] D'un entretien forcément infini (à propos de S. Sangral, Préface à ce livre), par Jean-Paul Gavard-Perret

5 décembre 2019

Stéphane Sangral, *Préface à ce livre*, éditions Galilée, en librairie depuis le 21 novembre, 256 pages, 17 €, ISBN : 978-2-7186-0992-8.

Sangral est à sa manière un auteur voire un poète post-situationniste. Il crée, avec ses propres mots et ses propres phrases une dialectique d'une négativité bien comprise. Pour preuve la quadrature de sa fausse « *Préface* » qui est vrai livre et qu'il résume dans sa quatrième de couverture (considérée par l'auteur comme une partie intégrante de son opus) : « *Penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire l'impossibilité de véritablement penser et écrire* ».

Il ne s'agit plus de muséifier le langage et la philosophie mais de rappeler que la seconde avance en prenant corps dans une langue qui opère de la même façon. Mais – et c'est bien là le problème – Sangral sait ce que les mots et leur syntaxe font : leur comment dire cache toujours un comment ne pas dire. De la langue il ne reste que « *lalangue* » chère à Lacan dont le « *ça'* » parle n'est jamais le « *bon* ».



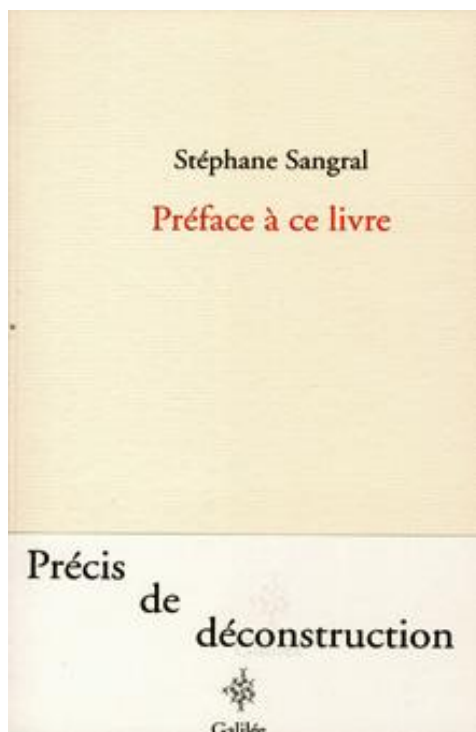
Néanmoins, évacuant toute démonstration, cette « *Préface* » devient un geste d'affirmation, un acte allègre et qui échappe à tout effet de logos admis ou de références livresques pesantes (elles ne sont que des commodités de la conversation des pédants un rien fainéants).

Surgissant par diverses entrées parfois inattendues de marches nocturnes, ce livre réactive la machinerie toujours partiellement inopérante de l'exercice de la pensée et de la langue. Tout créateur « *bidouille* », sinon dans l'inutile du moins dans des suites d'approximations. Si bien qu'à lire une telle « *Préface* » tous les corpus littéraires devraient être revus, corrigés, voire jetés...

La précision divagatoire et inquiète du texte hybride présente une remise en perspective des états de santé de la pensée et de la langue. Ce travail reste essentiel. L'alacrité est là afin de résister à la pensée et ses mots qui offrent, toujours, une approche à minima de toute vérité.

Le savoir de tout auteur reste en conséquence relatif et ne mérite ni le respect ni la révérence qui lui sont accordés. Existe là un exercice de défiance et de salubrité intellectuelle. Le statut de tout texte reste forcément déceptif, il permet néanmoins à tout discours de se construire afin d'avancer par ce qui ne peut être qu'une suite d'approximations.

Ce texte livre est donc la préface non d'un seul livre que Sangral serait sur le point d'écrire mais de tout contrat scriptural et philosophique. L'attente est toujours présente et légitime, mais il convient de faire – en ce qu'elle propose – la part du feu.



Certes, chaque « *vrai* » livre dévoile une dimension cachée de l'expérience littéraire ou de la conscience spéculative. Il se veut vecteur d'une vérité cachée, d'une richesse ignorée ou masquée par le flux ordinaire des logos. Bref, il offre au lecteur la possibilité d'une révélation. Mais elle demeure de l'ordre de la « *rumeur* » qui passe par les humeurs et la culture de l'écrivain.

Il s'agit d'éviter au lecteur de ne plus vivre aux dépens de ce qu'il découvre et croit croire. Certes, dans le meilleur des cas – comme dans ce livre – un pas au-delà est franchi : mais au-dessus du vide. Chaque texte tente de le remplir. Toutefois, en relative pure perte. Si bien que la dernière page tournée d'un livre réclame à son horizon la première page d'un livre à venir. Sangral le signifie jusque dans le graphisme de ses « *pièces* » finales.

Une telle Préface et ses morceaux de bravoure quasiment poétiques remettent à nu l'usage de la langue et le contrat que toute lecture engage. Si bien que, comme Robert Montgomery l'a écrit, « *tous les palaces ne sont que temporaires et provisoires* ». Sangral met donc en évidence la paréidolie de toute écriture et pensée : une forme d'illusion d'optique qui associe un stimulus ambigu à un élément qui se veut clair et identifiable en vue de transformations radicales.

Néanmoins, tout ensemble imaginé ne cessera pas d'être irréel, même si tout acte de création est de tenter une saisie d'un réel. Mais l'office des signes ne peut qu'offrir une vision approximative tant l'inconscient, cet éternel traître, crée des avancées relatives et qui doivent être réévaluées. Dès lors, ce livre comme tous les autres, appelle non une fin mais une suite. Bref, son entretien est infini. Blanchot et Jabès l'avaient senti, Sangral le précise dans cet efficient bain de jouvence propre à ragaillardir un bond en avant et une plongée dans les abîmes du sens où les grands auteurs et penseurs conduisent.

Jean-Paul Gavard-Perret

[editions-galilee](#), [edmond-jabes](#), [jacques lacan](#), [jean-paul gavard-perret](#), [maurice-blanchot](#), [sangral-preface](#), [stephane-sangral](#)

La cause littéraire
Servir la littérature

Préface à ce livre, Stéphane Sangral (par Claire-Neige Jaunet)

27.01.20 dans La Une Livres, Critiques, Les Livres, Poésie, Editions Galilée

Préface à ce livre, Stéphane Sangral, 2019

Ecrivain(s): Stéphane Sangral Edition: Editions Galilée



Préface : texte placé en tête d'un livre (dict.), autrement dit : texte qui précède le texte principal. Ici, confusion des deux ; le texte principal n'est autre que le propos d'une préface : faire apparaître ce qui précède l'écriture d'un texte, ce qui conduit à la décision d'écrire.

Et ici ce qui précède le texte c'est, en premier lieu, l'œuvre antérieure, les textes déjà écrits. *Préface à ce livre* est structuré par une phrase qui déjà structurait *Des dalles posées sur rien* : "Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir / et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir". Le rythme binaire détermine deux parties où chaque mot détermine lui-même un chapitre. L'image même de la dalle est encore sollicitée, car elle habite le fond de la pensée : "aucune dalle d'immanentalité où poser le pied et avancer", "...les quelques dalles qui portent mon écriture jusqu'à son point final." Le silence, si important, si omniprésent, la noyade, le néant, l'impression de tourner en rond... en sont les harmoniques. Le philosophe et le poète y trouvent le langage approprié, en dépit de ses limites : "ce texte est un radeau de fortune".

"Ce livre" n'est donc pas une unité isolée, il est pris dans le flux d'une création qui a commencé, qui se construit depuis des années, et peut-être est-il temps de s'interroger sur les

représentations à l'œuvre dans nos esprits et bien souvent à notre insu ; ces représentations qui *"se parasitent les unes les autres"*, qui constituent *"les ruelles brumeuses du psychisme"*. Il est temps de chercher ce qui se dissimule derrière sa propre voix, puisque *"toute voix dissimule un arrière-monde subjectif"*. Et pour cela explorer les raisons d'écrire, et en particulier d'écrire ce texte-là ; se confronter à des mots qui véhiculent des notions et tenter de saisir ce que l'on y met : l'écriture, la lecture, la liberté, la conscience, le langage, les langues, le rapport aux mots, la communication, le mensonge, l'imaginaire, le réel, la vérité, la pensée, les concepts, les stéréotypes, le symbolisme, l'information, la littérature, l'idéologie, l'art, la science, le dogmatisme, l'histoire, le temps, les contingences, les dichotomies... Inépuisable est la liste des domaines avec lesquels notre réflexion travaille sans toujours savoir ce qu'elle sait exactement, et ce qu'elle ne sait pas. C'est donc le temps des questions, formulées ou suggérées, des *"pourquoi"*, des *"comment"*, des *"que"* ; questions nombreuses, qui peuvent décourager : *"Pourquoi n'ai-je que des questions et jamais de réponses ?"*. Car ces questions touchent des points sensibles, existentiels : *"que cherche-t-on dans l'acte d'écrire ?"* ; *"comment atteindre l'objectivité ?"* ; *"pourquoi ai-je le sentiment que le concept de solitude et celui d'écriture sont un seul et même concept ?"* ; *"Y aura-t-il des points d'intersection entre ma subjectivité et celle du lecteur ?"* ... Dans cette quête de sens, pousser les mots dans leurs retranchements peut s'avérer fructueux, soit en les prenant au pied de la lettre (par exemple dans l'expression *être hors de soi*), soit en leur faisant faire *"un pas de côté"* : entendre le mot *aille* dans la séquence *"j'ai le choix"*, solliciter les homophonies (*"maître du sens" / "mettre du sens"* ; *"prétexte" / "pré-texte"...*), retrouver un mot caché dans un autre (*"l'un fini" / "l'infini"* ; *"l'undividu"...*), créer des mots et jouer avec eux (*"mépridésirable, désiméprisable"*).

Avant *"ce livre"*, il y a aussi des rêves. Celui d'écrire *"un texte que j'ai longtemps rêvé par le passé"*, celui de parvenir *"à une écriture aussi pure qu'un désir d'écriture"*. Le besoin d'écrire répond à de multiples souhaits : *"un désir de pure textualité"*, *"un désir d'épaissir le fini minuscule des lettres (...)* par le concept d'infini", le désir que *"seule ma liberté écrive ce texte"...* Et ce désir d'écriture s'explique par d'autres désirs : *"je cherche une transcendance dans chacun de mes mots"*, *"l'unité est un besoin profond"*, *"j'aimerais, pour sortir du mensonge que sont ma vie et mon œuvre, les unifier"*, *"je rêve d'abolir toutes mes représentations pour trouver en moi mon être véritable"*, *"ce texte résulte avant tout de ma volonté de comprendre le réel"*, *"mon esprit ne cherche qu'à détruire le toit, les murs et le sol de sa prison"* pour que l'univers devienne maison, une maison qu'il faut *"repeindre"* avec du sens pour se sentir chez soi...

Un livre investi d'une aspiration aussi exigeante est-il réalisable ? Le doute s'invite : *"Il est impossible que je puisse l'écrire"...* car les mots capables de *"dire l'indicible"* sont *"dans un ailleurs inaccessible à mon écriture"*. Et les essais successifs pour *"toucher le monde sans le penser (...), sans le détériorer de symbolisations"* restent insatisfaisants. Parce que *"derrière les mots de ce texte-ci, je sens un autre texte palpiter"*. Le but recule sans cesse : *"Je me sens à un cheveu d'écrire véritablement ce que j'ai véritablement l'intention d'écrire"*.

Un livre impossible ? Et pourtant le livre est là... capable d'exister parce que sa matière et son rythme sont ceux de la vie. C'est un fil qui se déroule, mêlant continuité et transformations. Et comme la vie, le fil de la pensée est mouvement : il cherche, confronte, construit et déconstruit, s'emmêle, se reprend, se bouscule, respire, s'arrête, repart, se corrige, se décourage, se reconforte, s'amuse, se désespère... sans avant ni après, sans *"commencement"* ni *"fin"* : le point final, apposé au signe de l'infini, n'est-il pas de même nature que notre mort, où le fini et l'infini se rencontrent ?

La musique est le langage le plus proche de ce rythme vital, et la composition de *Préface à ce livre* est comparable à l'écriture musicale. La philosophie et la poésie y deviennent deux modes, au sens musical du terme. Les thèmes passent de l'un à l'autre avec la fluidité d'un legato (écrire / lire / mots / langage / communication ...). Les mots peuvent subir de légères altérations ("*m'étiolle*" / "*m'étoile*"...). Les propos peuvent subir des renversements comme des accords différemment disposés ("*ma parole est plus ou moins le centre fuyant de mon être*" / "*mon être est plus ou moins le centre fuyant de ma parole*") ; ou bien ménager des reprises, avec ou sans variations, qui peuvent être proches ou aussi distantes que des échos. Les changements de police et de mise en page transforment le texte en une partition où les silences, plus ou moins longs, sont matérialisés par des espaces blancs, et où apparaissent des nuances : *decrecendo* lorsque les phrases, d'une police de plus en plus petite, finissent par se fondre dans le silence ; passage du *forte* au *piano* lorsque se côtoient des paragraphes aux caractères de taille différente ; orchestration, polyphonie, lorsque les colonnes, parfois décalées pour suggérer des reliefs de tonalités, remplacent la présentation en pleine page, ou que s'introduisent des italiques ; descente chromatique lorsque tombent des syllabes en une oblique régulière avant de retrouver l'équilibre de la ligne ("*Se promener sur ce début de phrase-ci / ci / ci / si / ci / ci / s'y enliser*")...

Une préface suppose un après... Et "*ce texte roule et tombe dans un Game over. Alors recommencer avec un autre texte*" ; "*je n'arrêterai ce texte que pour commencer le suivant...*" Le plaisir de la musique n'est-il pas dans cette possibilité de réécouter encore et encore et d'entendre à chaque fois une nouvelle harmonie ?

Claire-Neige Jaunet

Chanson :

<https://drive.google.com/open?id=1Rw3pStp8CZa72zwKPzqA2caekOcZ3FNG>

Titre : *Spirale...*

Auteur, compositeur, interprète : Thibaut Guillon

Texte écrit en prélevant des échantillons au sein de cinq livres de Stéphane Sangral : *Méandres et Néant*, *Ombre à n dimensions*, *Des dalles posées sur rien*, *Là où la nuit / tombe* et *Préface à ce livre*.